tre, il donna les plans de plusieurs églises qui ont été élevées dans sa ville natale.

FLEMALLE-GRANDE, village de Belgique, prov. et à 11 kilom. de Liége; 1,500 hab. Château reconstruit au XVIIIe siècle. Eglise fondée en 807 par Zventibold, roi de Lorraine, à la prière de sainte Relinde, sa fille, qui se retira dans une cellule voisine.

FLEMALLE-HAUTE, village de Belgique, prov. et à 8 kilom. de Liége; 1,200 hab. Sur un rocher escarpé qui domine la Meuse, château de Chokier, précédé d'une vaste terrasse, souvent pris et saccagé au moyen âge. Près de Chokier, château d'Aigremont, perché sur un rocher, et dont la légende attribue la fondation aux quatre fils Aymon. Ce dernier château fut assiégé et enlevé en 1747 par Louis de Bourbon, évêque de Liége, à Guillaume d'Aremberg, surnommé le *Sanglier des Ardennes*.

FLÈME s. f. (flè-me — altérat. du mot *flegme*). Pop. Grande paresse, inertie.

FLEMING (Abraham), érudit anglais, né à Londres au XVIe siècle. Il contribua par diverses traductions à répandre en Angleterre la connaissance des lettres anciennes, et composa des prologues en vers pour un grand nombre d'ouvrages, publiés de son temps par différents auteurs. On a de lui, outre des traductions des *Bucoliques* de Virgile (1575), des *Géorgiques* (1589), des *Variæ historiæ* d'Elien, etc., la *Bataille entre les vertus et les vices* (Londres, 1582, in-8o); le *Diamant de la dévotion* (1586), etc.

FLEMING (Patrick), théologien irlandais, né dans le comté de Louth en 1559, assassiné dans les environs de Prague en 1631. Envoyé en Flandre pour y faire ses études, il séjourna plusieurs années à Douai, passa ensuite au collége Saint-Antoine de Louvain, et entra dans l'ordre des franciscains. En 1623, il partit pour Rome et vit en passant à Paris le P. Hugues Ward, qu'il engagea à écrire la vie des saints d'Irlande et auquel il fournit des matériaux dans ce but. A Rome, Fleming fut chargé d'enseigner la philosophie au couvent de Saint-Isidore, puis il fut rappelé à Louvain. De Louvain, il se rendit à Prague, comme directeur du couvent de l'Immaculée-Conception et professeur de théologie. Prague étant menacée d'être assiégée par l'électeur de Saxe, Fleming crut qu'il était prudent de s'éloigner. Un de ses amis, Matthieu Hoar, l'accompagnait dans sa fuite; mais tous deux eurent le malheur de tomber entre les mains de paysans luthériens, qui les massacrèrent sans pitié. Fleming était un homme très-instruit, particulièrement versé dans la connaissance des antiquités sacrées. On a de lui : *Collectanea sacra, seu sancti Columbani, hiberni abbatis necnon aliorum aliquot, e vetere ibidem Scotia seu Hibernia antiquorum sanctorum acta et opuscula, nunquam antehac edita* (Louvain, 1667, in-fol.); *Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ; Vita R. P. Hugonis Cavelli.*

FLEMING (Robert), théologien écossais, né à Bathens (comté de Tweeddale) en 1630, mort en 1694. Il étudia la théologie à l'université d'Edimbourg et à celle de Saint-André, et fut appelé à desservir la cure de Cambuslang. Expulsé, en 1662, comme non-conformiste, emprisonné pour quelque temps, puis rendu à la liberté, il ne crut pas devoir rester dans sa patrie et se réfugia en Hollande, où il devint ministre de la congrégation écossaise de Rotterdam. On a de lui quelques ouvrages, entre autres : le *Miroir de l'amour divin dévoilé* (1691, in-8o), et l'*Accomplissement des Ecritures*, ouvrage qui jouit d'une grande considération parmi les calvinistes dissidents; les trois parties dont il se compose parurent d'abord séparément et furent réunies en un vol. in-fol. en 1726.

FLEMING (Cabel), ministre anglais, né à Nottingham en 1698, mort en 1779. Il fit ses études à Warington et devint prédicateur d'une congrégation de dissidents à Londres. Il est auteur d'un assez grand nombre de pamphlets religieux, tombés, de son vivant même, dans l'oubli. Nous mentionnerons cependant un *Examen de la recherche sur les âmes* (1738), et la *Tentation du Christ dans le désert, preuve d'une mission divine, avec une dissertation préliminaire sur la prosopopée ou figure personnifiante* (1764, in-8o).

FLEMING (Jean), naturaliste écossais, né à Kirkroads en 1785, mort à Edimbourg le 18 novembre 1857. Il entra dans les ordres sacrés en 1807 et publia, en 1808, une *Minéralogie des îles Orkney et Shetland*, qui commença à établir sa réputation. En 1822, il publia le premier de ses importants ouvrages, la *Philosophie de la zoologie* (Edimbourg, 2 vol.). Dans le second volume, il énonce un système de classification différent de ceux de Linné et de Cuvier, et connu sous le nom de système binaire, dont le trait principal est la classification des animaux selon leurs caractères négatif et positif. Deux ans après il donna son *Histoire des animaux de la Grande-Bretagne* (Edimbourg, 1828); c'est le premier essai fait par les naturalistes anglais pour faire marcher l'histoire paléontologique des animaux collatéralement avec l'histoire des animaux actuellement existants. En 1832, il fut nommé professeur de physique au collége du Roi, à Aberdeen; en 1848, il échangea cette chaire contre celle des sciences naturelles au Nouveau collége d'Edimbourg; il garda cette dernière jusqu'à sa mort. Outre les ouvrages cités plus haut, on doit au docteur Fleming : *Animaux mollusques, y compris les coquillages* (Edimbourg, 1837); *Température des saisons* (1851); *Lithologie d'Edimbourg* (1858), et une multitude d'écrits divers sur la zoologie, la paléontologie et la géologie, dans l'*Encyclopédie britannique*, l'*Encyclopédie d'Edimbourg* et dans divers recueils. Presque tous ces écrits contiennent des observations originales; car Fleming avait surtout pour but d'interpréter strictement la nature et d'éviter soigneusement tout ce qui ressemblait à une hypothèse. Aussi son autorité en matière de science était-elle considérée comme indiscutable par tous les contemporains. « J'eusse été amplement récompensé de mon voyage en Angleterre, dit le professeur Agassiz, quand je n'en aurais rapporté que ce que j'ai vu et appris pendant une visite de quelques heures au docteur Fleming. »

FLEMING (Charles), philologue anglais, né à Perth (Ecosse) en 1806. Il fit ses études à Edimbourg, et, après avoir pendant quelques années exercé l'emploi de professeur dans sa ville natale, il vint à Paris en 1826 et fut bientôt nommé professeur d'anglais au collége Louis-le-Grand (1829), puis à l'Ecole polytechnique (1844). Il a publié un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (Paris, 1839-1840, 2 vol. in-4o), très-estimé en France et en Angleterre; un ouvrage intitulé : *Difficultés de la langue anglaise;* une traduction du *Coriolan* de Shakspeare, etc.

FLEMMING ou **FLEMMYNGE** (Richard), évêque anglais, né à Crofton (comté d'York) vers 1360, mort en 1431. Nommé, en 1407, proviseur à l'université d'Oxford, il se prononça avec ardeur pour les idées de Wicleff, mais il ne tarda pas à changer d'opinion, ce qui lui valut d'être nommé prébendaire de Langford dans la cathédrale d'York, puis évêque de Lincoln en 1420. En 1428, exécutant un décret du concile de Trente, il fit exhumer les restes de Wicleff pour les livrer aux flammes, et obtint à ce prix déshonorant les bonnes grâces du pape Martin V. Il fut plus heureux et mieux inspiré lorsqu'il fonda le collége de Lincoln à Oxford.

FLEMMING (Robert), philologue anglais, neveu du précédent, né vers 1415, mort en 1483. Il fut élevé au collége de Lincoln, dont il devint le doyen en 1451. Etant à Rome, il composa un poëme latin en l'honneur de Sixte IV, qui le choisit pour protonotaire apostolique. Ce poëme ne constitue pas tout le bagage littéraire de Flemming. On a aussi de lui : *Dictionarium græco-latinum; Carmina diversi generis; Epistolarum ad diversos liber unus.*

FLEMMING (Claude), général et homme d'Etat suédois, né en Finlande, mort en 1597. Il se signala en battant les Danois sur la côte de Scanie en 1570, en prenant une part décisive à la victoire de Narva (1581). Il reçut le titre de maréchal d'Etat et de commandant de l'Esthonie, et venait de battre les Russes lorsque le roi de Suède, Jean III, mourut en 1591, laissant pour successeur son fils, Sigismond, élu roi de Pologne en 1587. Ce prince était catholique. Le peuple, redoutant qu'il ne voulût renverser la religion du pays, était loin de lui être sympathique. L'oncle du jeune roi, Charles, duc de Sudermanie, prince ambitieux, qui jouissait, au contraire, comme protestant zélé, de la faveur populaire, s'empressa de profiter d'une circonstance aussi favorable pour aspirer ouvertement au trône. Mais Flemming se prononça pour Sigismond et lui donna l'appui d'une armée, composée principalement d'étrangers qu'il avait su gagner. Le duc Charles, n'ayant pu l'attirer à sa cause, suscita une révolte parmi les paysans. Pour rétablir l'ordre, Flemming marcha contre eux, en fit périr envron 5,000, et mourut peu de temps après cette sanglante victoire, empoisonné, dit-on. Avec lui disparut la fortune de Sigismond, qui fut vaincu par son oncle et détrôné par lui en 1602.

FLEMMING (Paul), poëte allemand, né à Hartenstein (Saxe) en 1609, mort à Hambourg en 1640. Les troubles occasionnés par la guerre de Trente ans étant venus interrompre les études de médecine qu'il avait commencées à Leipzig, Flemming passa dans le Holstein et obtint du souverain de ce duché de faire partie de deux ambassades envoyées à Saint-Pétersbourg en 1635, et en Perse vers la fin de la même année. De retour au bout de quatre ans de son voyage en Orient, il alla terminer ses études à Hambourg et à Leyde, et mourut peu de jours après avoir passé son doctorat, laissant la réputation d'un des meilleurs poëtes de l'école littéraire dont Martin Opitz était le chef. Ses œuvres sont également remarquables par la richesse de l'imagination, l'élévation des idées, la profondeur de la sensibilité, la grâce et le charme des descriptions et des sentiments et l'harmonie des vers. Ses chansons et ses sonnets ont été publiés après sa mort sous le titre de : *Poëmes religieux et sociaux* (Iéna, 1642).

M. Schwab a fait paraître un choix des poésies de Flemming (Stuttgard, 1820), avec une excellente notice sur sa vie et ses œuvres.

FLEMMING (Jean-Henri, comte DE), général allemand, né en Poméranie en 1632, mort en 1706. Il prit successivement du service en Hollande et dans divers Etats de l'Allemagne, se distingua par son courage, fut nommé général en 1681, reçut le commandement des troupes envoyées par l'électeur de Saxe au secours de Vienne assiégée par les Turcs (1683), et mérita, par sa brillante conduite en cette occasion, le titre de comte de l'empire. Appelé dans le Brandebourg, où il avait déjà servi, par l'électeur Frédéric III (1690), Flemming fut nommé conseiller de guerre et d'Etat, gouverneur de Berlin et de la Poméranie, charges dont il se démit en 1698 pour prendre sa retraite.

FLEMMING (Jacques-Henri, comte DE), homme de guerre et homme d'Etat suédois au service de la Saxe, né vers 1667, mort à Vienne en 1728. Il entra au service de l'électeur de Brandebourg, se distingua à la bataille de Fleurus (1690), fit la campagne d'Italie sous le maréchal Schomberg et s'attacha ensuite aux électeurs de Saxe Jean-George, puis Frédéric-Auguste, qu'il contribua beaucoup à faire nommer roi de Pologne et qu'il défendit vaillamment contre Charles XII. Il jouit d'un crédit sans bornes auprès de ce prince, fut revêtu des plus hautes dignités, mais dut, en 1734, se retirer à Vienne, victime de la jalousie des nobles polonais.

FLEMMINGIE s. f. (flè-main-jî — de *Flemming*, n. pr.). Bot. Syn. de THUNBERGIE, genre d'acanthacées.

FLENSBOURG, ville de Prusse, prov. de Slesvig-Holstein, ch.-l. de cercle, à 29 kilom. N.-E. de Slesvig, au fond du golfe de son nom, par 54° 46′ 56″ de lat. N. et 7° 5′ 45″ de long. E.; 19,682 hab. Industrie active; fabrique de ciment, fonderies de fer, fabriques de savon, huileries, manufactures de drap, papeteries, raffineries de sucre, forge de cuivre, teintureries, imprimeries lithographiques, fabriques de tabac et de cire à cacheter, manufacture de glaces, tanneries, distilleries d'eau-de-vie, brasseries, moulins à céréales, chantiers de constructions navales. Port vaste, bien abrité et accessible aux plus gros navires. Commerce important avec le Danemark, l'Angleterre et la Suède. Les importations consistent surtout en céréales, viandes et articles manufacturés; les exportations en sucre raffiné, huiles, tuiles et briques. La situation de la marine marchande en 1860 était de 190 bâtiments, jaugeant 6,387 tonneaux. Il s'y tient annuellement deux grandes foires pour les chevaux et les bestiaux. Flensbourg est relié par les chemins de fer aux ports d'Husam et de Conning sur la mer du Nord, à celui de Kiel, enfin à Altona et à Hambourg. Des bateaux à vapeur entretiennent une communication par mer avec Copenhague, Aarhuus et Horsens. Flensbourg date du XIIe siècle; au XIIIe siècle, il était déjà une place maritime importante; il fut fortifié en 1271 et érigé en ville par le roi Waldemar en 1284. Des incendies le ravagèrent en 1485, 1565, 1628 et 1713. Mais il se releva assez rapidement, et la neutralité du pavillon danois, pendant la guerre maritime de 1770 à 1779, servit au développement de la prospérité commerciale de Flensbourg.

FLENSBOURG (golfe de), golfe formé par la mer Baltique à l'entrée méridionale du Petit-Belt, sur la côte orientale du Slesvig. Ce golfe, qui, en s'enfonçant dans les terres, décrit plusieurs sinuosités, mesure 30 kilom. de longueur sur 4 kilom. de largeur moyenne. Il est accessible aux navires du plus fort tonnage, qui peuvent ainsi se rendre dans le port de Flensbourg.

FLÉOLE s. f. (flé-o-le — du gr. *phleos*, massette). Bot. Genre de plantes, de la famille des graminées et type de la tribu des phléoïdées : *La* FLÉOLE *se reconnaît à son épi violet et à l'empressement que mettent les chevaux à la triller dans le fourrage de leur râtelier.* (H. Berthoud.)

— **Encycl.** Ce genre de graminées renferme quelques espèces intéressantes pour l'agriculture. La première est la *fléole* des prés, *timothy-grass* des Anglais, appelée aussi *fléau des prés*, sans doute à cause de la forme de son épi, qui rappelle un fléau à battre, car cette plante n'est nullement nuisible aux prairies. Elle atteint jusqu'à 1m,50 de hauteur et se distingue facilement à son long épi compacte et cylindrique. Elle abonde surtout dans les prés bas et humides. On a proposé d'en faire des prairies artificielles, car elle dure jusqu'à douze ans. Elle est très-tardive et peut rendre ainsi des services quand est passée la saison des autres fourrages verts Elle donne un foin abondant, un peu gros, mais de bonne qualité, et que tous les bestiaux mangent avec plaisir. Dans les bonnes années, on peut en faire trois coupes, et, après la dernière, la laisser pâturer par les animaux. Cette plante est très-estimée en Angleterre et en Amérique. La *fléole* noueuse est aussi commune que la précédente et se trouve surtout dans les endroits marécageux. Ses tiges, couchées à la base, émettent, à chacun de leurs nœuds, des racines adventives, qui produisent de nouveaux individus; aussi la plante se propage-t-elle beaucoup. Mais, par contre, cette circonstance rend le fauchage très-difficile ou presque impossible, ce qui, joint à l'habitat ordinaire de cette plante, ne permet pas de la faire entrer dans les prairies artificielles. On se contente de la faire pâturer sur pied. Tous les bestiaux en sont avides. Les cochons recherchent beaucoup ses racines et bouleversent le sol pour s'en nourrir.

FLERS, ville de France (Orne), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. N. de Domfront; pop. aggl. 7,403 hab. — pop. tot. 10,260 hab. Cette ville, agréablement située sur un affluent du Noireau, s'est considérablement agrandie dans ces dernières années. Elle doit l'accroissement rapide de sa population à l'activité de son industrie, qui comprend la filature, la teinture, le blanchiment du coton et du fil, le tissage, etc. La fabrique de Flers et de ses environs produit à elle seule 38 millions, possède 14,000 métiers et occupe 28,000 ouvriers. Flers fabrique des coutils rayés, des articles pour chemises et pantalons, du linge de table, du satin, des toiles et des fils de coton, etc. Un embranchement relie Flers à la grande ligne du chemin de fer de Caen au Mans. L'église Saint-Jean-Baptiste, commencée en 1858 et terminée en 1864, est un bel édifice du style roman, surmonté d'une élégante flèche. Le portail est décoré de nombreuses sculptures figurant des figuiers, des palmiers, les symboles des évangélistes, saint Jean-Baptiste, les Vertus théologales, etc. L'ornementation intérieure représente divers objets sacrés du temple d'Israël. Les chapiteaux offrent des feuilles de vigne, des grappes de raisin, des branches de pin, etc. Les vitraux, les statues et le maître-autel attirent l'attention. Le château, bâti en dehors de la ville, sur une petite rivière qui alimente ses fossés, fut, pendant l'insurrection vendéenne, un des quartiers principaux des royalistes. L'ensemble des constructions de cet imposant édifice appartiennent à diverses époques. Suivant M. de La Sicotière, ses tours à créneaux et à mâchicoulis, surmontées de lanternes élégantes, ses gargouilles en pierre, ses galbes triangulaires, à arêtes ornées de crochets arrondis, datent du XVe siècle. Nous signalerons encore à Flers : l'hôtel de ville; le jardin public, avec pelouses, arbres et fleurs; deux belles villas entourées de riants jardins; le champ de foire, magnifique place plantée d'arbres; le cercle des commerçants, etc.

FLERS (Charles), général français, né en 1756, mort sur l'échafaud en 1794. Officier de cavalerie au début de la Révolution, dont il embrassa les idées, il fut nommé maréchal de camp en 1791, prit part à l'invasion de la Belgique et de la Hollande (1793), se vit forcé de capituler après avoir vaillamment défendu Bréda, puis reçut le commandement en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Attaqué par 30,000 Espagnols, il résista et obtint même quelque succès avec les 10,000 hommes qui composaient toutes ses forces, mais finit par être battu et ne put empêcher l'ennemi de s'emparer de Bellegarde et de Villefranche. Accusé de trahison, destitué et emprisonné, Flers fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire.

FLERS (Camille), paysagiste français, né à Paris en 1802, mort en 1868. Les paysagistes français obéissaient encore aux lois de la routine, le Salon refusait sans les comprendre les admirables pochades de Corot, quand M. Flers vint se ranger sous la bannière des novateurs. Il ne fallait rien moins qu'une organisation d'élite pour oser briser le poncif que défendaient les traditions académiques et mettre en sa place cette pauvre Nature, qui semblait à jamais disparue depuis les Hobbema, les Ruysdaël, les Claude Lorrain. Il faut remarquer que l'éducation de M. Flers devait l'éloigner des hardiesses de cette folle tentative, car il était élève de M. Paris; il s'était nourri, par conséquent, de tout ce que le classique avait de plus pur et de plus exclusif. De même que les meilleurs esprits formés par les jésuites tournent parfois contre eux, contre leurs erreurs intolérantes les forces qu'ils ont acquises dans ce milieu, de même le savant disciple des vieux routiniers de l'art français déploya contre leur fanatisme absurde toute la force de l'érudition qu'il avait puisée près d'eux, toute l'ardeur de ses facultés brillantes. On sait les péripéties de cette lutte passionnée, dans laquelle M. Flers, tour à tour vainqueur et vaincu, n'eut jamais de défaillance. Ses compagnons d'infortune et de gloire, Français, Diaz, Daubigny, Decamps même, et Delacroix aussi, étaient de rudes jouteurs; on pouvait être fier de lutter à côté d'eux. Le *Village de Pissevache*, au Salon de 1831, fut sa première protestation contre le passé en faveur de l'avenir. Le réalisme sincère, mais non pas grossier de cette étude sur nature, avait les finesses de silhouette d'un dessinateur très-sérieux. L'exécution en était sage et pondérée, du meilleur goût. MM. les juges ne purent donc appuyer sur le moindre prétexte la grande envie qu'ils avaient de fermer la porte à cette peinture révolutionnaire. Un petit nombre d'amateurs et tous les artistes jeunes firent un brillant accueil à ce début. Plein d'une foi robuste que l'insuccès n'eût pas même effleurée, M. Flers n'en fut pas moins vivement encouragé par les éloges que lui valut son tableau, et, plus ardent que jamais, il alla travailler en pleine nature, n'habitant Paris que durant les mois d'hiver. Il passa ainsi près de sept années, les plus fécondes peut-être de sa carrière. Citons, parmi les créations de cette époque : *Une route de Normandie; Animaux dans un pâturage; Environs de Dunkerque; Environs de Compiègne*, le *Moulin de Toucque;* l'*Ile de Samois*, etc.; autant d'études finement observées, peintes d'une brosse magistrale. Chacune d'elles avait révélé un côté nouveau du talent de l'artiste; ensemble elles lui avaient procuré une notoriété véritable. Les qualités éminentes de sa peinture n'étaient plus discutées, et le brillant paysagiste avait pris rang parmi les maîtres; c'était en 1848. S'occupant alors de faire honneur aux nombreuses commandes qu'il recevait de tous côtés, il se mit à exécuter les innombrables pochades qu'il avait rapportées de son séjour à la campagne. Ces tableaux, élaborés dans l'atelier avec des souvenirs seulement, ont moins de saveur peut-être que les morceaux de l'époque antérieure. Ils ont quelque chose de froidement réfléchi; on y sent l'arrangement *voulu* et non *trouvé;* ils sont plus savants et plus forts, c'est évident; mais ils n'ont plus le charme de la spontanéité jeune, vive, ardente de l'artiste ému qui traduit en tremblant son émotion. Au lieu des hardiesses qui la faisaient parfois bizarre, sa couleur est faite de teintes bien choisies et juxtaposées avec autant de goût que de discernement. Certes, la somme de talent est ici plus grande; mais le charme naïf est de beaucoup amoindri. Telles sont les observations que l'on doit faire sur les *Quatre saisons* (1855), les *Vues* et *Intérieurs* de 1857. Les *Saules sur la Beuvronne* (Salon de 1859) font exception dans la généralité des tableaux les plus récents. Cette étude, simple, naïve, grande, sévère, est splendide d'exécution. A notre avis, c'est une peinture hors ligne, qui restera parmi les meilleures de l'école moderne; c'est le chef-d'œuvre de M. Flers, bien que ce ne soit pas son œuvre la plus importante. Les *Noisetiers sur les bords de la Bresle*, le *Verger d'Aumale*, les *Lavoirs*, les *Meules à Anet*, qui ont paru dans les deux années qui séparent 1859 de 1861, sont des tableaux excellents, mais d'un talent trop savant, trop mûr pour être sympathique. Il en faut dire autant du *Moulin à Aunay*, qui fut très-remarqué au Salon de 1863.

Il nous faut avouer, avant de finir, que M. Flers, moins heureux que MM. Français, Corot, Daubigny, etc., ne s'est pas élevé d'autant plus haut qu'il entrait plus avant dans la carrière. Le travail et l'expérience semblent avoir usé en lui les facultés brillantes qu'il tenait de la nature. Alors qu'il était jeune, et partant inhabile, il disait dans ses tableaux des choses charmantes, tout émues d'un sentiment vrai. Depuis, la vibration s'est tuée, et maintenant il ne reste qu'un peintre éminent dont les œuvres n'ont pas la fraîcheur, la jeunesse, la naïveté des grands maîtres du paysage que nous avons cités plus haut. Aussi M. Flers n'a-t-il pas aujourd'hui l'éclatante notoriété dont il jouissait il y a vingt ans, et cette indifférence du public n'est pas une injustice. Une troisième médaille, en 1840, avait suivi le jugement des artistes, qui, deux ans plus tôt, avaient remarqué M. Flers; la deuxième, en 1847, annonça le beau succès que devait obtenir l'artiste en 1848, succès qui fut consacré par la croix d'honneur en 1849.

Ces récompenses bien méritées suivent la progression que nous avons signalée dans le talent du maître; elles s'arrêtent juste au moment où décroît cette progression.

FLERTOIR s. m. (flèr-toir). Techn. Marteau de ciseleur. ‖ On dit aussi FLESTOIR.

FLESSELLES (Jacques DE), dernier prévôt des marchands de Paris et l'une des premières victimes de la Révolution, né en 1721 d'une famille noble de Picardie, massacré le 14 juillet 1789. Intendant de Bretagne lors de l'affaire de La Chalotais (1765), il fit preuve d'une dureté excessive contre cet infortuné magistrat, et reçut, en récompense, l'intendance plus importante de Lyon (1767). Il sut se faire aimer dans cette ville, en y protégeant l'industrie, les arts et les lettres. En 1777, il y créa un prix de 300 livres pour le perfectionnement de la teinture des soies. Nommé, en 1788, prévôt des marchands de la ville de Paris, et surpris, l'année suivante, par les orages de la Révolution, il tenta de les conjurer par la ruse. Dans les journées du 12 et du 13 juillet, il feignit de se mettre à la tête du mouvement populaire, pendant qu'il préparait, avec la cour, les moyens de répression. Des régiments étrangers se massaient autour de Paris : il s'agissait de gagner le temps nécessaire pour les faire entrer en force dans la ville. Les citoyens se présentaient en foule à l'Hôtel de ville pour réclamer des armes et des munitions; il les envoyait dans les dépôts publics, où il savait qu'ils n'en trouveraient pas, et il répondait aux plaintes qui lui arrivaient de toutes parts : « Je me suis trompé. » Enfin, le 14, la Bastille tombe au pouvoir du peuple et l'on saisit sur de Launay un billet du prévôt des marchands, ainsi conçu : « J'amuse les Parisiens avec des cocardes et des promesses; tenez bon jusqu'à ce soir et vous aurez du renfort. » A cette lecture, l'assemblée des électeurs, qui siége à l'Hôtel de ville, éclate en reproches contre de Flesselles, qui se lève du fauteuil de la présidence en balbutiant ces mots : « Messieurs, puisque je vous suis suspect, je me retire. » Mais les clameurs s'élèvent dans la foule pour demander vengeance. Au moment où on le conduisait au Palais-Royal pour y être jugé en public, un jeune homme au coin du quai Pelletier, lui déchargea un pistolet dans la tête en s'écriant : « Traître, tu n'iras pas plus loin! » Il tombe; la foule se précipite sur son cadavre, et sa tête, coupée, est promenée au bout d'une pique dans les rues de la capitale.

FLESSINGUE, en hollandais *Vlissingen*, ville forte et port de guerre et de commerce du royaume de Hollande, prov. de Zélande, sur la côte méridionale de l'île de Walcheren, à l'embouchure de l'Escaut occidental dans la mer du Nord, à 5 kilom. S.-O. de Middelbourg, et à 54 kilom. N.-O. d'Anvers, par 51° 26′ de latit. N. et 1° 14′ de longit. E.; 8,000 hab. Siége de l'amirauté du département maritime de l'Escaut, chambre de commerce. Fabriques de cordages, scieries de planches, approvisionnement pour la marine. Flessingue, protégée par les forts Montebello et Saint-Hilaire, qui se rattachent à celui de Ramnekins, possède un port vaste et sûr qui peut contenir 80 vaisseaux de ligne, des chantiers de construction, des docks et des magasins immenses. La place fait un commerce actif avec les Indes orientales; c'est un lieu de station pour les navires qui se rendent du nord au midi, et *vice versa*, et pour ceux qui font voile pour Anvers.

« Avant le XVe siècle, dit M. A.-J. du Pays, Flessingue n'était qu'une bourgade sans importance. Adolphe de Bourgogne, bâtard de Philippe le Bon, la fit entourer de murailles. C'est à Flessingue que s'embarqua Philippe II, en 1559, pour retourner en Espagne. Quelques années plus tard, en 1572, après que les gueux de mer eurent pris Brill, Flessingue fut une des premières villes à se révolter contre l'Espagne. Guillaume de La Marck y envoya, sur trois petits vaisseaux, un détachement de 200 hommes. Cette troupe d'aventuriers, commandée par l'intrépide Trèslong, ressemblait à une mascarade. Les soldats étaient vêtus de splendides vêtements sacerdotaux enlevés dans les églises de Brill, ou de robes et de capuchons de moines assassinés. Tels étaient les premiers porte-drapeaux de cette liberté sauvage enrôlés contre la domination odieuse de l'Espagne. En 1809, les Anglais, sous le commandement de lord Chatam, bombardèrent Flessingue, détruisirent une partie de la ville et ses plus beaux édifices. 300 habitants périrent. Le général français Monnet, qui défendait la place, n'avait, dit-on, à opposer que 6,000 conscrits, la plupart étrangers. Il rendit la place après un bombardement de trente-six heures. Un conseil de guerre le condamna à mort par contumace, pendant qu'il était prisonnier en Angleterre. Il rentra en France à la paix, et Louis XVIII lui donna la croix de Saint-Louis. L'arsenal fut livré aux flammes par les Anglais; mais ils abandonnèrent bientôt l'île de Walcheren, qui leur fut si funeste. Napoléon fit singulièrement renforcer les moyens de défense de Flessingue. Les abords de la place peuvent être inondés. » Flessingue est la patrie du célèbre Ruyter, qui, de simple matelot, devint amiral des Provinces-Unies.

FLET s. m. (flè). Ichthyol. Poisson plat, du genre plie. ‖ On dit aussi FLEZ, FLÉTEAU et FLAITEAU.

— **Encycl.** Le *flet*, appelé aussi *flételet*, *fléton*, *flondre*, *picaud*, etc., est une espèce de pleuronecte ou poisson plat, qui ressemble à la plie ou carrelet par son aspect et sa forme générale. Il est toutefois un peu plus oblong. Sa taille, d'ailleurs, ne dépasse pas 0m,25. Sa peau est couverte d'écailles très-petites, très-minces et par suite très-difficiles à détacher. On sait que, chez les poissons de ce genre, la tête se contourne de telle sorte que les deux yeux se trouvent placés d'un même côté du corps, ordinairement à gauche. Le *flet* présente des exemples fréquents d'inversion, c'est-à-dire que la tête et les yeux sont souvent à droite. Dans tous les cas, le côté du corps où se trouvent les yeux est d'un brun vert olivâtre avec des nuances plus brunes et des taches orangées ou rougeâtres assez pâles. Ces taches, du reste, varient en intensité. Généralement plus vives au printemps, elles disparaissent parfois à certaines époques de l'année. Le *flet*, comme tous les pleuronectes, est un poisson marin. On le trouve dans l'Océan, la Manche et la mer du Nord. Il se tient surtout aux embouchures des cours d'eau et remonte habituellement les rivières jusqu'à 40 kilom. de la mer; mais, dans les grands fleuves, il remonte souvent bien plus haut, sans que ces migrations aient lieu d'une manière constante. Ainsi on l'a pêché dans la Tamise, au-dessus de Londres; dans la Meuse, à la hauteur de Liége; dans le Rhin, à Mayence, et dans la Moselle, à Metz et à Trèves. Cette habitude de remonter les cours d'eau lui a fait donner, dès le XVIe siècle, le nom assez expressif de *passereau de rivière*. Le *flet* se tient dans les endroits pierreux, souvent aussi dans les fonds vaseux; il peut vivre, en effet, dans les eaux les plus impures. Des cours d'eau infectés par les résidus des usines ont été entièrement dépeuplés de tous les autres poissons; le *flet* seul a continué à y vivre, à multiplier et à fournir une ressource aux pêcheurs. Il se nourrit d'animaux de petite taille, insectes, vers, mollusques. Au mois de mai, il fraye dans la partie inférieure des rivières, là où l'action des marées se fait encore sentir. Il se multiplie très-abondamment en beaucoup d'endroits et mord très-facilement à l'hameçon amorcé d'un ver encore vivant. Aussi est-il fort recherché par les pêcheurs à la ligne, en France et en Angleterre. Sa chair est d'une qualité passable, mais qui varie suivant les localités où le *flet* a vécu.

FLÉTAN s. m. (flé-tan — rad. *flet*). Ichthyol. Genre de poissons plats, de la famille des pleuronectes : *Malgré leur force, les* FLÉTANS *sont la proie des dauphins.* (A. Valenciennes.)

— **Encycl.** Les *flétans* sont très-voisins des pleuronectes, auxquels on les réunissait autrefois. Ils leur ressemblent beaucoup par la forme générale et par les nageoires; mais ils ont le corps plus allongé, les mâchoires et le pharynx armés de dents fortes et aiguës, les yeux et la ligne latérale placés tantôt à droite, tantôt à gauche. Ce genre ne comprend qu'un petit nombre d'espèces, dont la plus remarquable est le *flétan* commun ou *helbut*. Ce poisson atteint une taille gigantesque; sa longueur ordinaire est de 2 à 3 mètres; mais le naturaliste Anderson assure qu'on a pêché, près des côtes de la Norvége, des individus de 5 à 6 mètres; la largeur est à proportion. Quant au poids, il peut atteindre 150 à 200 kilogr. Il a les yeux fort gros, placés à droite, à égale distance du museau; la lèvre supérieure dépasse la lèvre inférieure. Le côté supérieur du corps est d'un brun plus ou moins noirâtre, couvert d'écailles peu apparentes, solidement fixées à la peau et recouvertes d'une humeur visqueuse abondante. Le *flétan*, dont le nom scientifique est *hippoglosse*, est répandu dans les mers du Nord. Ordinairement, plusieurs individus se réunissent au fond des eaux, souvent sur plusieurs rangées, pour guetter leur proie. Cette espèce fraye au printemps et dépose entre les pierres, près du rivage, des œufs d'un rouge pâle. Les *flétans* sont d'une extrême voracité; ils se nourrissent de gades, de raies et de crustacés; ils recherchent aussi les cycloptères, qu'ils trouvent fixés aux rochers. Lorsqu'ils sont très-affamés, ils s'attaquent entre eux vigoureusement et se dévorent les nageoires et la queue. On trouve dans leur estomac, d'après Valenciennes, des objets de toute sorte, des morceaux de bois, des hameçons rouillés, et Anderson assure que l'estomac d'individus pêchés sur les côtes d'Islande renfermait des morceaux de glace qui provenaient probablement du Groenland.

Mais, à leur tour, ils ont des ennemis redoutables. Le jeune *flétan* devient la proie des squales, des raies et des autres poissons renommés pour leur voracité, leur force ou leurs armes dangereuses. Plus tard, les dauphins l'attaquent vivement, malgré sa masse et ses mouvements, qui constituent sa seule défense, et, à l'aide de leurs dents puissantes, solides et crochues, le déchirent, emportent des morceaux de sa chair; lorsqu'ils ne peuvent le vaincre entièrement, ils le laissent ainsi se traîner mutilé et bien affaibli. Les oiseaux de proie qui vivent sur les rivages et se nourrissent de poissons le poursuivent aussi avec acharnement, lorsqu'il passe à leur portée; mais si le *flétan* est gros et lourd, il plonge rapidement, et l'oiseau, dont les ongles crochus se sont empêtrés dans sa peau et ses écailles, fait de vains efforts pour se dégager; entraîné et noyé au fond de la mer, il périt victime de son audace. Souvent aussi des animaux parasites s'attachent à la peau du *flétan*, et il éprouve alors une maladie qui influe sur le goût de sa chair et la qualité de sa graisse. Quand il est vieux, il est tellement couvert de végétaux et d'animaux marins, qu'il ne peut plus plonger ou nager entre deux eaux comme à l'ordinaire; c'est une masse presque inerte qui vient flotter à la surface, où elle est dévorée par les oiseaux pêcheurs.

Le *flétan* est l'objet d'une pêche très-active. Voici ce que raconte à ce sujet A. Guichenot : « Dans le Nord et dans le Groenland, où la pêche du *flétan* est d'une grande importance, on se sert communément, pour le prendre, d'un grand instrument que les pêcheurs nomment *gangvaden* ou *gangvad*. Cet instrument est composé d'une grosse corde de 500 ou 600 mètres de longueur, à laquelle on attache trente cordes moins grosses et garnies chacune à son extrémité d'un crochet très-fort. On emploie pour appât des cottes ou des gades; des planches qui flottent à la surface de la mer, mais qui tiennent à la grosse corde par des liens très-longs, indiquent la place de cet instrument lorsqu'on l'a jeté dans l'eau. On retire les cordes au bout de vingt-quatre heures; il n'est pas rare de trouver quatre ou cinq *flétans* pris aux crochets. On tue aussi les *hippoglosses* à coups de javelot, lorsqu'on les surprend couchés pendant la chaleur sur des bancs de sable ou sur des fonds de la mer très-rapprochés de la surface; mais lorsque les pêcheurs les ont ainsi percés de leurs dards, ils se gardent bien de les tirer à eux pendant que ces poissons jouissent encore d'assez de force pour renverser leur barque; ils attendent que ces pleuronectes, très-affaiblis, aient cessé de se débattre; ils les élèvent alors et les assomment à coups de massue. Vers les rivages de la Norvége, on ne poursuit les *flétans* que lorsque le printemps est déjà assez avancé pour que les nuits soient claires et qu'on puisse les découvrir facilement sur les bas-fonds. Pendant l'été, on interrompt la pêche de ces animaux, parce que, extrêmement gras lorsque cette saison règne, ils ne pourraient pas être séchés convenablement, et que les préparations qu'on donnerait à leur chair ne l'empêcheraient pas de se corrompre très-promptement. »

La chair du *flétan*, fraîche ou fumée, est très-bonne à manger, mais assez lourde et de difficile digestion. La tête passe, en Hollande, pour un mets délicat. On découpe en lanières les parties grasses ou maigres de la chair de ce poisson, ainsi que les nageoires et la peau grasse à laquelle elles sont attachées. Ces dernières donnent le *raff*, et les autres le *ræckel*. On sale tous ces morceaux, on les expose à l'air sur des bâtons pour les faire sécher, et enfin on les emballe pour les expédier au loin. On sale aussi la chair du *flétan* comme celle du hareng. C'est de Samosé, en Norvége, que viennent les meilleures qualités de *raff* et de *ræckel*. Ces aliments conviennent surtout aux marins et aux habitants des campagnes. Les Groënlandais mangent aussi le foie de ce poisson et même sa peau. On comprend que les classes aisées s'accommodent difficilement de cette nourriture. Enfin, on prépare la membrane de l'estomac du *flétan* de manière qu'elle devienne assez transparente pour être employée en guise de verre à vitres. En un mot, ce poisson, tant par ses dimensions que par les usages de ses diverses parties, fournit une précieuse ressource aux habitants des régions désolées du Nord. Les mers de l'Europe, et même la Méditerranée, possèdent aussi d'autres espèces de *flétans;* celles-ci sont d'une taille plus petite, mais leur histoire diffère peu de celle de l'espèce précédente.

FLETCHER (Richard), prélat anglais, né dans le comté de Kent vers le milieu du XVIe siècle, mort en 1596. Il devint chapelain de la reine Elisabeth en 1581, et obtint, en 1585, la prébende de Sulton-Longa, dans la paroisse de Lincoln. C'est lui qui fut chargé d'assister à ses derniers moments l'infortunée Marie-Stuart, et l'on assure qu'il s'acquitta fort mal de cette pénible et délicate mission. Appelé, en 1589, à l'évêché de Bristol, puis à celui de Worcester (1592), Fletcher indisposa la reine par son mariage en secondes noces avec la veuve de sir John Baker et perdit ainsi sa place, qu'il recouvra néanmoins lorsque l'irritation de la reine se fut calmée. Il mourut subitement à Londres. Camden attribue sa mort à l'usage immodéré du tabac. On n'a de lui aucun ouvrage. L'*Ecclesiastical history* de Collier contient quelques règlements de lui à l'usage de son diocèse. Il fut le père de l'auteur dramatique Jean Fletcher.

FLETCHER (Jean), poëte et auteur dramatique anglais, fils du précédent, né en 1576. V. BEAUMONT.

FLETCHER (Gilles), diplomate anglais, mort à Londres en 1610, était frère de Richard Fletcher. Il fut chargé par la reine Elisabeth de diverses missions diplomatiques en Allemagne, dans les Pays-Bas, et se rendit, en 1588, en Russie, pour y contracter une alliance. Fletcher obtint un plein succès dans cette négociation, qui offrait plus d'une difficulté, et fut nommé, à son retour, maître de la cour des requêtes, trésorier de Saint-Paul (1597), etc. On a de lui : *Of the Russeco mmonwealth, or manner of government by the Russe emperor, etc.* (1590, in-8o). Ce curieux ouvrage sur la Russie fut prohibé lors de son apparition, dans la crainte que ses appréciations ne blessassent les nouveaux alliés de l'Angleterre. — Le fils du précédent, Phinéas FLETCHER, né vers 1584, mort vers 1650, suivit la carrière ecclésiastique et devint ministre de Hilgay, dans le comté de Norfolk, en 1621. On a de lui un drame intitulé : *Sicelides* (1631, in-4o); *De literatis antiquæ Britanniæ* (1632); l'*Ile de pourpre* ou l'*Ile de Man* (1632), poëme qui est son principal ouvrage, et *Eglogues sur la pêche* (1632). — Son frère aîné, Gilles FLETCHER, né vers 1580, mort en 1623, a laissé un poëme dont Southey fait l'éloge, et qui est intitulé : *Victoire du Christ dans le ciel*, *Victoire du Christ sur la terre, Triomphe du Christ sur la mort, Triomphe du Christ après la mort.*

FLETCHER, physicien allemand du XVIe siècle, fut professeur à Breslau. Il tenta, le premier, dans un ouvrage publié en 1571, d'expliquer le phénomène de l'arc-en-ciel par la réfraction de la lumière; mais il imagina que le rayon lumineux, après avoir traversé une goutte de part en part, allait se réfléchir sur une autre goutte, placée derrière la première, pour revenir ensuite à l'œil de l'observateur.

FLETCHER (André), également connu sous le nom de **Fletcher de Saltown**, homme politique, publiciste, né à Saltown (Ecosse) en 1653, mort à Londres en 1716. Nourri des principes républicains puisés à l'école du docteur Burnet, il en apporta l'ardeur au Parlement d'Ecosse, où il entra jeune encore et où il fit une telle opposition aux mesures despotiques de la cour, qu'il fut mis hors la loi et se vit obligé de s'enfuir en Hollande. Il reparut en Angleterre sous Jacques II, en 1683, s'engagea dans la conspiration du duc de Monmouth, dut se réfugier encore une fois sur le continent, alla guerroyer contre les Turcs, et rentra dans sa patrie après la révolution qui en chassa pour toujours les Stuarts. Il se montra surtout partisan de l'autonomie de l'Ecosse. Ses discours et ses écrits politiques ont été publiés à Glasgow en 1749.